

## Histoire de la pensée hellénistique et romaine

M. Pierre HADOT, professeur

### *Intériorité et liberté chez Marc Aurèle*

« La raison, disait Épictète (*Entretiens*, I, 1, 4) est la seule de nos facultés à avoir conscience d'elle-même, de ce qu'elle est, de ce qu'elle peut, de la valeur qu'elle apporte en venant en nous ». On ne s'étonnera donc pas de trouver, dans les *Pensées* de Marc Aurèle, qui se conforment rigoureusement à la codification des pratiques spirituelles proposée par Épictète, plusieurs exercices de prise de conscience de soi. Pour le stoïcien, une telle prise de conscience consiste dans une opération par laquelle en découvrant ce qui n'est pas moi, je découvre que je suis autre que ce que je croyais être, c'est-à-dire que je suis une puissance de liberté morale inviolable.

La *Pensée* suivante (XII, 3) peut être un exemple caractéristique de cette démarche :

« Trois sont les choses qui te composent : le corps, le souffle vital, l'*intellect*.

De ces choses, deux ne sont tiennes que dans la mesure où tu dois en prendre soin, la troisième seule est proprement tienne.

C'est pourquoi si tu *séparés*, de *toi*, c'est-à-dire de ta *pensée* (*dianoia*)

— tout ce que les autres font ou disent,

— ou encore tout ce que tu as fait et dit toi-même *dans le passé* et toutes les choses qui te troublent parce qu'elles sont à *venir*,

— et tout ce qui t'advient, indépendamment de ta volonté du fait du corps qui s'entoure ou du souffle vital inné,

— et tout ce que fait rouler le flot tourbillonnant qui te baigne de son flux, en sorte que,

— élevée au-dessus des entrelacements du destin,

— pure,  
 — libre pour elle-même,  
 la puissance intellectuelle vive  
 — *en faisant ce qui est juste,*  
 — *en voulant tout ce qui arrive,*  
 — *en disant la vérité,*  
 si dont tu *séparas* de ce principe directeur (*hegemonikon*) les choses qui se sont attachées à lui parce qu'il s'est attaché à elles,  
 et si tu *séparas* du temps ce qui est au-delà du présent et ce qui est passé,  
 et si tu te rends tel que le Sphairos d'Empédocle « à l'orbe pur, fier de son unicité joyeuse »,  
 et si tu t'exerces à vivre seulement ce que tu vis, c'est-à-dire le présent,  
 tu pourras vivre le temps qui t'es laissé jusqu'à la mort, sans trouble, avec bienveillance et sérénité à l'égard  
 de ton *daimôn* intérieur. »

Dans ce texte, on peut remarquer tout d'abord la distinction entre le corps, l'âme et le principe directeur. Les stoïciens se représentent l'âme, d'une manière matérialiste ou disons corporaliste, comme un feu ou un souffle subtil (air et feu) répandu dans tout le corps, doué d'un mouvement qui va du centre à la périphérie et de la périphérie au centre.

Et précisément, c'est dans le centre du corps, où se trouve le cœur, que se situe aussi le centre de l'âme : l'*hegemonikon*, la partie directrice de l'âme, que Marc Aurèle appelle aussi intellect ou pensée. C'est à ce centre que parviennent les sensations et de lui que partent les tendances, les pulsions, principes des actions, et la parole. Les stoïciens comparaient l'*hegemonikon* à l'araignée située au centre de sa toile. Et ils identifiaient explicitement le moi avec l'*hegemonikon* (SVF II, 895).

Dans cette identification entre le moi et l'*hegemonikon*, il y a donc en germe l'idée que je ne suis ni mon corps, ni mon âme, c'est-à-dire le souffle répandu dans tout le corps, mais seulement la partie centrale de cette âme, c'est-à-dire le principe directeur.

L'exercice ici décrit va donc consister à amener le principe directeur à se reconnaître précisément comme principe directeur, comme moi, comme seul moi. Autrement dit, il s'agit de reconnaître que ce que je croyais être moi n'est pas moi.

Voyons maintenant ce que l'on pourrait appeler les différents cercles qui entourent ce centre de l'âme et que l'exercice que nous décrivons rejette successivement comme extérieurs.

Le principe qui préside à ce mouvement progressif de séparation, c'est celui qui est formulé par Épictète au début de son *Manuel* : la distinction entre les choses qui dépendent de nous et celles qui ne dépendent pas de nous, c'est-à-dire entre la causalité intérieure et la causalité extérieure, entre la volonté morale et le destin. Ce qui dépend de notre volonté, c'est d'agir ou de pâtir conformément à la raison. Dans ce domaine seulement, il peut y avoir du bien ou du mal, parce que, pour les stoïciens, il n'y a de bien ou de mal que le bien ou le mal moral, c'est-à-dire libre. Ce qui ne dépend pas de notre volonté, c'est ce qui nous est imposé par le destin, notre corps, notre âme, les circonstances de notre vie, le cours des choses de l'univers.

Il faut donc tout d'abord distinguer du moi, le corps et l'âme qui ne sont à nous que dans la mesure où nous en prenons soin, mais qui ne sont pas nous-mêmes.

Il faut ensuite considérer comme étranger au moi la pensée inquiète à l'égard d'autrui. Une autre *Pensée* III, 4, 1 précise ce point : « N'occupe pas la partie de vie qui te reste à vivre, à des représentations qui se rapportent à autrui, à moins qu'il n'y ait là quelque rapport à une action au service de la communauté humaine. Car tu perds ton temps pour une autre activité, si tu te représentes ce qu'un tel ou un tel fait, pourquoi il le fait et ce qu'il dit, ce qu'il pense, ce qu'il manigance, et toutes ces autres questions qui te font tourbillonner intérieurement en te détournant de l'attention que tu dois porter à ton propre principe directeur (*hegemonikon*) ».

Il faut considérer également comme étranger au moi le passé et l'avenir, ce que l'on a fait ou dit dans le passé, ce que l'on fera ou dira dans l'avenir. On comprendra facilement que le futur puisse être étranger au moi. Mais le passé ? Marc Aurèle lui-même n'a-t-il pas dans le I<sup>er</sup> livre des *Pensées* rappelé à sa mémoire tout ce qu'il devait à ses parents, ses maîtres, ses amis. Mais précisément tout cela a contribué à former son corps et son âme, mais ne fait pas partie intégrante de son pouvoir de choisir, de sa volonté, de son pouvoir de liberté, qui est proprement le moi. Comme il le dit lui-même à la fin du I<sup>er</sup> livre, en citant peut-être le vers d'un tragique : « pour tout cela il était besoin de l'aide des dieux, et de la fortune », donc tout cela était de l'ordre du destin.

Il faut considérer également comme étrangères au moi les choses qui sont indépendantes de ma volonté, donc du principe directeur, et qui se passent dans le corps ou dans le souffle vital. Ce sont les émotions involontaires produites par les événements extérieurs. On a, je crois, un bon exemple de ces mouvements indépendants de la volonté dans un passage d'Aulu-Gelle, *Nuits attiques* XIX, 1, qui raconte que, lors d'une traversée en mer, Aulu-Gelle lui-même avait vu un philosophe stoïcien pâlir et qu'il lui avait demandé pourquoi. Celui-ci lui avait alors cité le cinquième livre des *Entretiens* d'Épictète (maintenant perdu) dans lequel celui-ci expliquait que si quelque chose de

terrifiant se produit, le sage éprouve une émotion spontanée, mais que le sage refuse d'approuver cette impression et juge en son principe directeur qu'il s'agit d'une terreur vaine.

Marc Aurèle précise ensuite qu'il faut également considérer comme étranger au moi « tout ce que fait rouler le flot tourbillonnant qui te baigne de son flux ».

Ce flot tourbillonnant, c'est celui du cours des événements, c'est-à-dire finalement du destin et du temps, dans lequel le destin se dévoile, comme on le voit par des parallèles comme IV, 43 : « L'immensité du temps est le fleuve de tous les événements, un courant violent. A peine voit-on une chose qu'elle est emportée et qu'une autre apparaît qui sera emportée à son tour ». V, 23 : « Pense souvent à la rapidité avec laquelle les êtres et les événements passent et disparaissent (car la substance universelle est comme un fleuve en un flux perpétuel...) ».

Si l'on reconnaît que tout ce flux des choses nous est étranger, on sera soi-même « élevé au-dessus des entrelacements du destin ». Sans doute, notre corps, notre âme sont emportés dans ce flux, nos représentations des choses font partie de ce flux, puisqu'elles sont produites par des causes extérieures au moi ; mais le moi qui prend conscience du fait que, grâce à sa liberté de jugement, de désir et de vouloir, il est étranger à ce flux, ce moi donc, le principe directeur, la pensée, est « élevé au-dessus des entrelacements des séries causales », au-dessus de ce tissu de la destinée.

Le moi se retrouvant ainsi lui-même, prenant conscience de sa destinée, n'agit que selon la raison, qui est identique à la volonté de la nature.

1° Il veut ce qui arrive, c'est-à-dire comme Marc Aurèle le dit souvent ailleurs, ce que veut la nature universelle.

2° Il dit intérieurement et extérieurement la vérité, c'est-à-dire que, à l'occasion de toutes les représentations qui se présentent au principe directeur, il s'en tient à ce qui est, sans ajouter de jugement de valeur.

3° Il fait ce qui est juste, c'est-à-dire il agit selon la raison, au service de la communauté humaine.

Dans ces trois courtes formules, nous rencontrons le schéma ternaire fondamental qui explique toutes les *Pensées* de Marc Aurèle et qui correspond aux trois exercices de la philosophie selon Épictète, comme je l'ai montré ailleurs (*Exercices spirituels et philosophie antique*, Paris, Études augustiniennes, 2<sup>e</sup> éd., 1987, p. 135-153). Ces trois exercices sont la discipline du désir (désirer le bien moral, qui dépend de nous, et, pour ce qui ne dépend pas de nous, désirer ce qui arrive, parce que cela résulte de la Raison universelle), la discipline de la tendance (s'exercer à agir conformément à la Raison et au service de la communauté humaine), et la discipline du jugement (ne donner

son assentiment qu'à ce que les stoïciens appelaient *phantasiai kateleptikai* : aux représentations objectives).

Après ce premier exposé, Marc Aurèle reprend le thème de la séparation. Notre moi s'aliène, en effet, pour ainsi dire, dans les choses auxquelles il s'attache. La liberté suppose donc un détachement intérieur par lequel nous nous libérons de tout ce à quoi nous pourrions nous attacher. Épictète (IV, 1, 109) exprime cela de manière très vivante : « Il faut pratiquer cet exercice du matin jusqu'au soir. Commence par les petites choses, par les plus fragiles : un pot, une coupe, puis poursuis de la sorte : une tunique, un chien, un cheval, un bout de champ, puis en ce qui te concerne, les membres de ton corps, tes enfants, ta femme, tes frères. Regardant tout autour de toi, rejette tout loin de toi. Purifie tes jugements pour que rien de ce qui n'est pas tien ne s'attache à toi ».

Marc Aurèle reprend ensuite le conseil déjà exprimé de se libérer du passé et de l'avenir. Vient ensuite la comparaison avec le Sphairos d'Empédocle (B27-28), c'est-à-dire l'état d'unité ou de concentration dans lequel se trouvait le monde lorsque régnait seul l'Amour, avant le développement de la Haine (cf. Horace, *Satires*, II, 7, 86).

Cette séparation à l'égard de tout ce qui n'est pas moi correspond aussi à une vie concentrée sur le présent. Ce n'est que dans le présent que le moi peut s'appartenir à lui-même et être conscient de lui-même, dans un acte de présence à soi et de présence au monde.

Et le morceau se termine par une identification entre le moi et le *daimôn*, le démon, le génie intérieur, qui apparaît ainsi comme un autre nom du principe directeur.

On voit que cette prise de conscience du moi est loin d'être facile. Elle suppose une transformation totale de notre rapport à nous-même, de notre rapport au passé et à l'avenir, une conversion vers le présent, une ascèse de détachement, la reconnaissance de la causalité universelle du destin dans lequel nous sommes plongés, l'attention portée enfin à ce qui est le ressort de la liberté, à savoir la faculté de juger, grâce à laquelle je peux me représenter les choses comme je veux les voir (VI, 8).

Ce mouvement de concentration sur le principe directeur, sur le véritable moi, réalise donc une distinction entre, d'une part, ce que nous croyons être notre moi, c'est-à-dire le corps, mais aussi l'âme, les passions, les émotions, la mémoire, l'inquiétude de l'avenir et, d'autre part, ce qui est notre véritable moi, c'est-à-dire notre pouvoir de choisir, notre volonté. Le premier moi est le moi qui nous est imposé par le destin, le second est le moi qui est supérieur au destin. Cette opposition entre les deux « moi » apparaît très clairement en V, 5 : « Les autres ne peuvent guère admirer ta vivacité d'esprit. C'est bien possible. Mais il y a bien d'autres choses au sujet

desquelles tu ne peux pas dire : je ne suis pas doué. Voilà les choses que tu dois te donner à toi-même, parce qu'elles sont totalement en ton pouvoir : être sans duplicité, sérieux, endurer la souffrance, mépriser le plaisir, ne pas se plaindre du destin, avoir peu de besoins, être libre, bienveillant, simple, éviter le bavardage, posséder la grandeur d'âme. Ne sens-tu pas combien il y a de choses que tu es en mesure de te procurer, pour lesquelles l'absence de don et de capacité naturelle ne peut te servir d'excuse ? Et pourtant tu acceptes de rester inférieur sur tous ces points ». Et Marc Aurèle continue en reconnaissant qu'aucune disposition innée ne l'oblige à commettre des fautes morales. Nous avons donc ici, d'une part, la prise de conscience d'une particularité de l'individualité de Marc Aurèle : sa lenteur d'esprit ; elle est innée, elle appartient à son caractère, elle ne dépend donc pas de lui (c'est le moi déterminé par le destin), et, d'autre part, la prise de conscience d'une liberté, on pourrait dire absolue, celle de la raison, du principe directeur, que rien ne peut empêcher de changer sa manière de vivre moralement. Il y a donc ici une opposition entre la prise de conscience psychologique qui a pour objet le moi tel qu'il est, déterminé par le destin, et la prise de conscience du principe directeur libre, prise de conscience qui a pour objet le moi en tant que pouvoir moral. Distinction donc entre un ordre du destin : ce qui m'est imposé par les causes extérieures et ne dépend pas de moi, et un ordre de la liberté, ce qui dépend de moi, c'est-à-dire du principe directeur. Il y a donc deux aspects de la faculté de penser et de la raison. Si la raison est inhérente à tout être humain, elle n'est *égale* en principe que comme faculté de jugement et décision morale, mais, cela n'empêche pas qu'il y ait des différences de qualité dans le domaine de la spéculation ou de l'expression, selon les particularités individuelles.

Que Marc Aurèle ait un corps de telle ou telle grandeur ou force, qu'il soit Empereur, qu'il n'ait pas la vivacité d'esprit, cela ne dépend pas de lui, cela n'est pas son moi en tant que liberté, mais son moi en tant qu'imposé par le destin.

Il faut préciser que, pour les stoïciens, la liberté morale équivalait à la liberté de juger, c'est-à-dire d'énoncer une proposition, de la reconnaître comme vraie et de lui donner son assentiment. Ceci nous met sur le chemin d'une nouvelle distinction.

En effet si dans cet exercice de concentration sur le moi, nous avons une première distinction entre le moi comme destin et le moi comme liberté, il ne s'agit pas encore d'une distinction entre ce que nous appelons maintenant la conscience psychologique et la conscience morale. Car le moi comme liberté n'est, par lui-même, pour les stoïciens, ni bon ni mauvais, la liberté elle-même n'est ni bonne ni mauvaise. Ce qui est bon ou mauvais, c'est l'usage que l'on fait de la raison et de la liberté. Ce qui caractérise en effet la conception stoïcienne du principe directeur, par opposition à la conception platonicienne de l'âme et de la raison, c'est que, chez les stoïciens, on ne retrouve pas

l'opposition que Platon instaurait entre une raison nécessairement bonne et une partie irrationnelle (désir, tendance) que la raison devait vaincre et réprimer. Si, pour Platon, dans l'attelage du Phèdre, le cocher doit discipliner les chevaux, pour les stoïciens, le cocher et les chevaux sont confondus, car le désir et la tendance correspondent en fait à des jugements, bons ou mauvais, de la raison, c'est-à-dire du principe directeur et c'est la raison elle-même qui peut être bonne ou mauvaise. Un texte de Plutarque résume bien cette doctrine (*De la vertu morale*, 3, 44) : « Pour les stoïciens la vertu est une disposition de la partie directrice de l'âme ou plutôt elle est la raison conséquente avec elle-même, ferme et constante. Ils ne croient pas que la faculté passionnelle et irrationnelle soit distincte de la faculté rationnelle par une différence de nature, mais que c'est la même partie de l'âme qui se change et se *transforme totalement* dans les passions et dans les transformations qu'elle subit, soit dans son état, soit dans ses dispositions, et qu'elle devient vice ou vertu ; en elle-même, elle n'a rien d'irrationnel, mais elle est dite irrationnelle, quand, par l'excès de la tendance, devenu très fort et triomphant, elle est conduite à quelque chose d'inconvenant contrairement au choix de la raison. La passion est ainsi la raison, mais vicieuse et dépravée, qui, par l'effet d'un jugement mauvais et pervers, a acquis force et vigueur ». Comme le dit très bien E. Bréhier, *Chrysippe* (p. 168), « La raison en rendant l'homme maître de ses pensées et de ses actes, crée pour lui non moins que l'accès à la vertu et à la vérité, l'accès au vice et à l'erreur. Il ne faut pas confondre la raison, commune à tous les hommes, et dont les notions communes sont également présentes chez tous, avec la sagesse, partage d'un petit nombre ».

On peut dire que pour Platon l'essence de l'homme réside dans la raison nécessairement droite, mais avec laquelle la vie de l'homme concret ne coïncide pas nécessairement. Au contraire, pour les stoïciens, l'essence de l'homme consiste dans la liberté, dans le pouvoir de choisir, qui peut être bon ou mauvais. Pour eux l'irrationalité n'est qu'un état possible et non une substance.

La prise de conscience du principe directeur est donc identique à celle du pouvoir de la faculté de juger, très précisément du pouvoir de faire des jugements de valeur. Je peux être contraint par le destin, à avoir tel corps, tel caractère, à être pauvre, malade, à avoir faim, à mourir tel jour, mais je peux penser ce que je veux au sujet de ces situations, je peux refuser de les considérer comme un mal (dans la mesure où pour un stoïcien, il n'y a de mal que le mal moral, c'est-à-dire la mauvaise intention), je peux refuser de me représenter que je suis malheureux dans ces situations. Je suis donc enchaîné par le destin, mais je suis aussi libre intérieurement, et cette liberté intérieure personne ne peut me l'arracher.

Mais au nom de quoi, en vertu de quoi vais-je juger que ce qui ne dépend pas de moi n'est pas un mal, que seul le bien moral est un bien ?

C'est ici qu'intervient un second dédoublement, non plus cette fois entre le moi déterminé par le destin et le moi comme puissance de liberté, mais entre le moi comme puissance de liberté, qui a à faire un choix moral et qui peut choisir entre le bien et le mal, et le moi qui prescrit le choix moral. Il ne s'agit plus de distinguer entre Marc Aurèle déterminé par tout le déroulement du destin et Marc Aurèle puissance de liberté, mais il s'agit de distinguer entre Marc Aurèle ayant à faire tel choix moral et Marc Aurèle se disant à lui-même : « Tu dois surveiller tes jugements et tes actions ». Marc Aurèle s'identifie alors à la Raison universelle et à la loi morale et ordonne à sa propre volonté de vouloir ce que veut la volonté de la Raison universelle. On remarquera que la plus grande partie des *Pensées* de Marc Aurèle prend la forme de l'exhortation, dans laquelle un Moi transcendant s'adresse au principe directeur pour dicter son choix moral. Le titre grec des *Pensées* : « A lui-même » exprime bien le genre littéraire de l'exhortation à soi-même et d'une manière générale le dédoublement entre Marc Aurèle qui parle comme identifié à la Raison transcendante et Marc Aurèle ayant à faire un choix moral.

Ces différents niveaux de conscience du moi correspondent aussi à différents niveaux de conscience cosmique. Lorsque le moi n'a pas encore pris conscience du pouvoir de liberté, quand il n'a pas opéré la délimitation, la circonscription, de cette puissance de liberté en laquelle consiste le principe directeur, il se croit autonome et indépendant du monde. En fait il est, comme dit Marc Aurèle, « étranger au monde » (IV, 29), et il est emporté, contre son gré, par le destin. Dans le mouvement par lequel le moi prend conscience du fait qu'il ne s'identifie ni avec le corps, ni avec l'âme, ni avec les émotions involontaires, il découvre que, jusqu'alors, il était déterminé inconsciemment et passivement par le destin et qu'il n'était qu'un petit point dans l'immensité, une petite vague dans le flot immense du temps. Dans le même moment où la liberté prend conscience d'elle-même, elle prend conscience en effet du fait que le moi déterminé par le destin n'est qu'une partie infime du monde, (XII, 32) : « Quelle toute petite partie de l'abîme béant du temps infini est assignée à chacun. Car il s'évanouit au plus vite dans l'éternité. Quelle petite partie de la substance universelle, quelle petite partie de l'âme universelle ! Sur quelle minuscule motte de la terre vue dans sa totalité tu rampes ! Penses à tout cela et représentes-toi qu'il n'y a rien de grand que le fait d'agir conformément à ce qu'ordonne ta nature raisonnable et le fait de pâtir conformément à ce que la nature universelle t'apporte ».

Mais la perspective se transforme à nouveau lorsque le moi principe de liberté, principe de choix moral, reconnaît qu'il n'y a de bien que le bien moral, qu'il n'y a de mal que le mal moral et accepte ainsi ce qui a été voulu par le destin, c'est-à-dire par la Raison universelle. S'il s'accepte lui-même, comme principe de liberté et de choix, il accepte aussi la part que le destin lui a assignée, le moi qui a été déterminé par le destin. Il accepte, comme disent



les stoïciens, de jouer le rôle que le metteur en scène de l'univers lui a réservé dans le drame de l'univers, pour Marc Aurèle celui d'Empereur. Mais en acceptant cela il se transfigure. Car c'est tout le destin, toute l'histoire du monde, c'est le monde entier que le moi libre veut, comme s'il était, lui-même, la Raison universelle qui est à l'origine du monde, la Nature universelle. Alors le moi comme volonté, comme liberté coïncide ainsi avec la volonté de la Raison universelle, du Logos répandu à travers toutes choses. Alors le moi comme principe directeur coïncide avec le principe directeur du monde (V, 21).

Ainsi si elle s'accompagne d'un consentement à cette volonté, la prise de conscience du moi, comme identique à la Raison universelle, loin d'isoler le moi comme un minuscule îlot dans l'univers, l'ouvre au contraire à tout le devenir cosmique, dans la mesure où le moi se hausse précisément de sa situation limitée, de son point de vue partial et restreint d'individu, à une perspective universelle et cosmique. La conscience du moi devient conscience du monde, conscience de la Raison divine qui dirige le monde. Il y a là un aspect mystique du stoïcisme. Comme l'ont fait certains mystiques chrétiens, les stoïciens pourraient décrire leur état, comme celui d'un consentement continué au vouloir de Dieu. Finalement on peut dire que le moi, dans ce processus de prise de conscience, découvre à la fois la limitation de son individualité dans l'immensité de l'univers (c'est un des thèmes qui revient souvent dans les *Pensées* : je ne suis qu'une chose sans importance dans le gouffre du temps et de l'espace), à la fois donc, la limitation du moi déterminé par le destin et, en même temps, la transcendance du moi en tant que conscience morale, qui a une valeur en quelque sorte infinie par rapport à l'ordre purement physique.

Cette opposition entre le moi pris dans le tissu de l'univers et du destin et le moi s'identifiant à la Raison universelle se retrouve chez Épictète (I, 12, 86) : « Ignore-tu quelle petite partie tu représentes, comparé au Tout ? J'entends par là ton corps. Car par ta raison tu n'es pas inférieur aux dieux et tu n'es par moindre qu'eux ; la grandeur de la raison ne se mesure pas par la longueur ou la hauteur, mais par la valeur des jugements (*dogma*) (ou des principes d'action) ».

On me permettra ici d'évoquer une opposition de même genre, entre la petitesse du moi empirique plongé dans l'immensité du monde et la grandeur incommensurable du moi moral comme pouvoir législateur de la raison, que nous trouvons dans la dernière page de la *Critique de la Raison Pratique* :

« Deux choses remplissent l'âme d'une admiration et d'une vénération toujours nouvelles et toujours croissantes, à mesure que la réflexion s'y applique avec plus de fréquence et de constance : *Le ciel étoilé au-dessus de moi et la loi morale en moi*. Ce sont là deux choses que je n'ai pas à chercher ni simplement à présumer comme si elles se trouvaient voilées de ténèbres ou

plongées dans une région transcendante, hors de mon horizon ; je les vois devant moi et je les rattache immédiatement à la conscience de mon existence. La première commence à la place que *j'occupe dans le monde extérieur des sens* et étend la connexion où je me trouve jusqu'à l'immensément grand, avec ses mondes sur mondes et ses systèmes de systèmes, plus les temps illimités de leur mouvement périodique, son commencement et sa durée. La seconde commence au moi invisible, à ma *personnalité*, me représentant dans un monde qui possède une infinité véritable, mais qui ne se révèle qu'à l'entendement et avec lequel (et par là même aussi avec tous ces mondes visibles) je reconnais me trouver dans une connexion... universelle et nécessaire. Le premier spectacle, celui d'une multitude innombrable de mondes, *anéantit* en quelque sorte mon importance en tant que celle d'une créature animale qui doit restituer à la planète la matière dont elle fut formée (un simple point dans l'univers) après avoir été pourvue de force vitale un court laps de temps (on ne sait comment). Le second spectacle au contraire *hausse infiniment ma valeur*, en tant que celle d'une intelligence, grâce à ma personnalité dans laquelle la loi morale me manifeste une vie indépendante à l'égard de l'animalité et même du monde sensible tout entier ».

Evidemment Marc Aurèle n'aurait pas admis cette distinction kantienne entre un monde sensible et un monde intelligible. Pour lui, comme pour les stoïciens, il y a un seul monde, comme il y a, dit-il, une seule loi qui est la raison commune à tous les êtres intelligents (VII, 9). Mais, pour lui comme pour les stoïciens, c'est la prise de conscience du moi par lui-même qui le transforme, qui le fait passer successivement de l'ordre de la nécessité à l'ordre de la liberté et de l'ordre de la liberté à l'ordre de la moralité et qui transfigure ainsi le moi, infime point dans l'immensité, en l'égalant à la Raison universelle.

La conscience de soi suppose donc, nous l'avons vu, un effort, un effort pénible de prise de conscience et d'ascèse. La prise de conscience psychologique de mon individualité déterminée par le destin se dépasse dans la prise de conscience de mon pouvoir de liberté. Mais la prise de conscience de mon pouvoir de liberté se transcende finalement dans la reconnaissance de mon vrai moi, comme Raison, qui est à la fois ma raison et la Raison universelle, grâce à laquelle je me hausse à la fois et indissolublement à la conscience morale transcendante et à la conscience cosmique.

#### PUBLICATIONS

« Réflexions sur la notion de " culture de soi " », *Michel Foucault philosophe*, éd. par F. Ewald, Paris, Le Seuil, 1989.

« Le sage et le monde », *Le temps de la réflexion*, t. 10, 1989, p. 175-188.

Préface à R. GOULET, *Dictionnaire des philosophes antiques*, Paris, CNRS, 1989, p. 7-16.

« Remarques sur les notions de “ phusis ” et de nature », *Herméneutique et ontologie, Hommages à Pierre Aubenque*, Paris, PUF, 1990, p. 1-15.

« Le génie du lieu dans la Grèce antique », *Hauts Lieux, Autrement*, 1990, p. 149-153.

« La notion d'infini chez saint Augustin », *Philosophie*, n° 26, 1990, p. 59-72.

« Forms of Life and Forms of Discourse in Ancient Philosophy, *Critical Inquiry*, t. 16, 1990, p. 483-505.

« The harmony of Plotinus and Aristotle according to Porphyry », *Aristotle transformed*, ed. by R. Sorabji, Londres, Duckworth, 1990, p. 125-140.

#### MISSIONS ET ACTIVITÉS

— Participation au XIV<sup>e</sup> Ferienkurs für Lehrer der alten Sprachen, Gaienhofen (Allemagne fédérale), 7-12 août 1989.

— Conférences à Montréal du 2 au 7 octobre 1989, Université de Montréal : *Philosophie et discours philosophique dans l'Antiquité* ; Université Concordia : *Les secrets de la nature* ; Université du Québec à Montréal : *Le présent seul est notre bonheur* ; Collège des Arts libéraux : *Le regard d'en haut*.

— Conférences à l'Université de Neuchâtel, mercredi 21 février 1990 : *Les Urworte de Goethe* ; *La conscience de soi chez Marc Aurèle*.

— Conférence à l'URA 381 (Histoire des théories linguistiques, Université Paris VII), sur invitation de l'équipe « Le commentaire, histoire, théorie, pratiques), le 19 mai 1990 : *Histoire du commentaire philosophique dans l'Antiquité*.

#### DISTINCTION

Prix Dagnan-Bouveret de l'Académie des Sciences Morales et Politiques pour l'ouvrage : « Exercices spirituels et philosophie antique ».